NOTES CRITIQUES

sur la

Chanson d'Adam Billaut

PAR

MAURICE MIGNON
Professeur au Lycée et à la Faculté des Lettres de Lyon

Extrait du Bulletin de la Société scientifique et artistique de Clamecy, Nouvelle série, n° 5, 1909].



CLAMECY
IMPRIMERIE & LIBRAIRIE A. LAHAUSSOIS
—
1909

NOTES CRITIQUES

SUR

la Chanson d'Adam Billaut

Dans l'étude générale que j'ai publiée sur Adam Billaut il y a quelques années (1), j'ai réservé la discussion de certains problèmes, tels que le nombre et le sort de ses enfants, son voyage en Italie, la question du *Rabot* et celle de la *Chanson* (2), points fort controversés et surtout fort obscurs, qu'il me semblait malaisé d'élucider au moyen des documents que je possédais alors. Malgré les recherches longues et minutieuses auxquelles je me suis livré par la suite, dans l'espoir de redonner au menuisier-poète nivernais sa véritable physionomie et de le replacer dans son véritable cadre, par des données historiques plus certaines (3), je n'ai abouti qu'à des résultats assez peu concluants et qui ne sauraient trouver une forme définitive ici : du *Rabot*, on en est toujours à se demander s'il a existé ou s'il n'a pas existé (4) ;

---

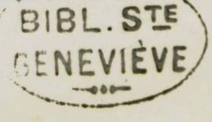
(1) *Un disciple de Marot : Adam Billaut, menuisier-poète nivernais. Etude biographique et littéraire, suivie d'un Essai de bibliographie raisonnée*, par Maurice Mignon... *Nevers, Vallière, 1904* (Conférence faite à l'Hôtel-de-Ville de Clamecy, en mars 1903, et reproduite dans la *Revue du Nivernais* de l'année suivante [juillet-décembre 1904]).

(2) *Op. cit.*, p. VI, n. (1).

(3) M. Paul Meunier croit qu'Adam Billaut tel que nous le connaissons est un Adam Billaut légendaire, et que le poète, et surtout l'homme, furent très différents de ce que nous les faisons : il a déjà publié quelques notes à ce sujet, et peut-être les complètera-t-il un jour par une étude plus approfondie de la question.

(4) Dans le compte rendu qu'il a publié de mon opuscule *(Réveil bourguignon* du 14 février 1905), M. J. Durandeau émet des doutes sur l'authenticité des *Chevilles* elles-mêmes : « ... Est-il bien l'auteur de toutes les *Chevilles* qu'on a publiées sous son nom ? Par exemple, je m'imaginais que le rondeau intitulé : « *Remède contre la sciatique* » [éd. 1644, *Table : Rondeau pour guerir la Siatique*] était de Scarron ; j'étais sans doute dans l'erreur, toutefois il peut y avoir d'autres pièces douteuses... ». Je ne crois pas qu'il faille suspecter l'authenticité des poésies qui composent les *Chevilles*, à plus forte raison l'authenticité de ce fameux Rondeau que tous les contemporains étaient unanimes à attribuer à Maître Adam et que Voltaire encore, dans son *Siècle de Louis XIV* (éd. Rébelliau et Marion, Paris, Colin, 1894, pp. 757-758), cite sous son nom (cf. Maurice Mignon, *Adam Billaut*, etc., p. 29) ; plutôt que dans les *Chevilles*,





sur la descendance immédiate d'Adam Billaut, quoique en possession de quelques faits précis, on n'est guère mieux renseigné ; de son voyage en Italie, enfin, où il a dû se rendre en qualité d'huissier de la Chambre des compte de Nevers, à la suite de son président, qui allait au duché de Mantoue (5), on sait très peu de chose encore, et un long séjour à Turin, où il saluait en passant « Son Altesse » Madame Royale (6), ne m'en a pas appris davantage (7).

Reste la question de la *Chanson*, qui nécessiterait deux études, l'une sur la forme, l'autre sur le fond du poème :

---

c'est dans l'« APPROBATION DU PARNASSE *sur les Cheuilles de Maistre Adam Billaut, Menuisier de Nevers* » qu'on pourrait trouver des pièces apocryphes : témoin le sonnet de « Ragueneau le Patissier » *(Approbation du Parnasse*, p. 20, éd. 1644), terminé par ces mots :

. . . .
Auecque plus de bruit tu trauailles, sans doute,
Mais pour moy ie trauaille auecque plus de feu,

dont l'auteur est le poète Charles Beys (mort en 1659), grand ami de Saint-Amant et de Scarron, qui dédia également des *Stances* à Maitre Adam *(Approbation du P.*, pp. 6 8) ; ce qui le prouve, c'est un *Recueil de Poésies diverses, dédié à Monseigneur le Prince de Conty*, par M. de la Fontaine (Paris, Jean Couterot, 1679, t. III (2ᵉ vol. des *Poésies diverses)* pp. 151-152 [BN-Ye 8188]), où le sonnet en question est rapporté, avec les *Stances* (pp. 150-151), au nom de M. de Beys, sous ce titre : *A Mᵉ Adam le Menuisier*, POUR *Ragueneau le Pastissier* ; il y a d'ailleurs entre le texte de l'*Approbation* et celui du *Recueil* des variantes, dont la plus considérable est celle du vers onzième :

Puisque c'est ton métier de fréquenter la Cour,
Donne-moy tes outils pour eschaufer mon four,
Car tes Muses ont mis les miennes en déroute,

dit le texte de l'*Approbation* (p. 20) ; et le texte du *Recueil* (p. 152) :

. . . .
Je te laisse Hippocrène, et n'en veux boire goutte.

(5) Maurice Mignon, *Adam Billaut*, etc., p. 10.

(6) *Le Vilebrequin de Mᵉ Adam*, éd. 1663, pp. 19-24 : MAISTRE ADAM BILLAULT, *allant en Italie, et désirant saluër Madame Royale en passant à Thurin, où son Altesse estoit, lui fit ces vers.*

(7) La Bibliothèque nationale de Turin possède le *Vilebrequin*, de Mᵉ Adam (éd. princeps : Paris, Guillaume de Luyne, M. DC. LXIII) : l'exemplaire, catalogué F. XII. 101, manque des douze premiers feuillets ; il commence seulement à la page *ê*, avec le sonnet de « *Monsieur Panseron* » à Mᵉ Adam. J'avoue n'avoir point encore fait de recherches à Mantoue, mais je crois que pas plus là qu'à Turin, ni qu'ailleurs, notre poète-menuisier n'a dû laisser des traces bien profondes, à en juger, sinon par le silence des bibliothèques et des archives, du moins par l'ignorance où on est de ses œuvres, et même de son nom : à Florence, un des plus illustres critiques de l'Italie contemporaine, M. Guido Mazzoni, m'avouait ne l'avoir jamais rencontré dans ses lectures, et le *Marzocco*, dans un long compte-rendu sur mon *Adam Billaut* (20 novembre 1904), l'appelait « *gallico cugino del nostro Gelli* », ce qui démontre une parfaite ignorance de la nature de son talent. Nous verrons tout à l'heure, à propos de la *Chanson*, où, en Italie, l'inspiration bachique de notre poète aurait pu trouver un écho : en réalité, malgré le fameux dithyrambe *Bacco in Toscana*, de Francesco Redi, la poésie bachique a été cultivée surtout dans l'Italie du nord, et spécialement dans le Piémont.

il n'y a, en effet, guère de texte qui ait subi autant d'altérations, si déjà, du temps du poète, on ne chantait plus cette chanson telle qu'Adam Billaut l'avait composée (8), et si, dès le début du siècle dernier, on ne se contentait pas d'en altérer le mètre, mais on y ajoutait encore des strophes nouvelles, ou du moins étrangères à l'édition originale.

Dans un *Choix de Chansons anciennes, modernes et inèdites*, publié par J. Rousseau, à Paris, chez J.-P. Roret, en 1829, on lit, aux pages 74, 75 et 76, une chanson intitulée *Le vrai Buveur,* qui n'est autre que celle de Maître Adam, profondément modifiée : la première strophe a disparu ; la troisième et la quatrième sont interverties ; les strophes 5, 6 et 7, ont été supprimées, et on a fait suivre la dernière des deux nouvelles strophes que voici :

Au bout de ma quarantaine,
Cent ivrognes m'ont promis
De venir, la tasse pleine,
Au gîte où l'on m'aura mis :
Pour me faire une hécatombe (9)
Qui signale mon destin,
Ils arroseront ma tombe
De plus de cent brocs de vin.

De marbre, ni de porphyre,
Qu'on ne fasse mon tombeau ;
Pour cercueil, je ne désire
Que le contour d'un tonneau,
Et veux qu'on peigne ma trogne
Avec ces vers à l'entour :
« Ci-gît le plus grand ivrogne
Qui jamais ait vu le jour ». (10)

(8) Maurice Mignon, *Adam Billaut,* etc., p. 14.

(9) Le texte porte par erreur : hétacombe *(sic).*

(10) Il y a aussi d'autres modifications moins importantes, dans les strophes conservées de l'édition originale : les noms mythologiques sont remplacés par des noms communs (3e str. : la *mort,* au lieu de la *Parque),* les mots pittoresques par des mots généraux (3e str. :

Et *bâtir une* taverne,

au lieu de :

Et planteray ma tauerne ;

4e str. : *louanges,* au lieu de (6e str.) *musique* [de Bacchus], etc.), les expressions archaïques par des expressions plus modernes (3e str. : le *manoir,* au lieu de la *Chambre* de Pluton) ; les deux derniers vers de la deuxieme strophe (éd. 1644) :

Voit-on plus *au riue more*
Que sur mon Nez de Rubis,

deviennent, dans la première strophe :

Vois-tu sur la rive maure
Plus qu'à mon nez de rubis ?

On remarquera que ces strophes sont en vers de sept pieds, alors que les strophes supprimées 5, 6 et 7, sont en vers de six pieds ; si l'on ajoute que la strophe quatrième, en vers de six pieds dans la rédaction primitive, est ici en vers de sept (11), on comprendra aisément que ces transformations métriques ont dû s'opérer sous l'influence du chant, et nous voilà ainsi amenés à considérer l'histoire et la matière de la chanson, — le seul point sur lequel nous nous proposions d'insister dans cet article. Si nous avons cité le *Choix* de 1829, de préférence à un recueil antérieur, ce n'est pas au hasard, mais parce que la chanson d'Adam Billaut y est suivie d'une *Chanson à manger,* de Désaugiers, sur le même air et parfois avec les mêmes paroles :

Aussitôt que la lumière
Vient éclairer mon chevet,
Je commence ma carrière
Par visiter mon buffet... (12)

Bien qu'il ne se trouve mentionné ni par Palsgrave, en 1530, ni par Maupas, en 1635, dans sa *Grammaire françoise,* a la liste des mots qui sont des deux genres, *rive* pouvait sans doute s'employer au masculin au début du XVII[e] siècle. Enfin, aux vers 3 et 4 de la deuxième strophe (éd. 1644) :

Poussé d'un desir de Boire,
Ie caresse les tonneaux,

sont substitués les vers suivants :

Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux ;

il semblait malaisé de faire rimer *boire* avec *lumière* (cf. encore J.-P. Houzé et L. Barré, *Encyclopédie nationale,* Paris, J. Bry, 1851, t. I[er], art. *Adam Billaut) :* mais à cette époque *oi* se prononçait *oué.* C'est à peu près sous cette forme plus récente que se chantait, dès la fin du XVII[e] siècle, et que se chante encore aujourd'hui, dans les banquets de nos campagnes nivernaises (*), la *Chanson bachique* de *Maître Adam,* sur l'air indiqué par Dumersan, et non sur celui que donne J.-B. Wekerlin *(Echos du Temps passé,* Paris, Durand, s. d., pp. 116-118).

(11) Le changement du mètre a entraîné des changements dans la forme ; nous donnons ci-dessous les deux rédactions :

Le plus grand de la Terre,	Le plus grand roi de la terre,
Quand ie suis au trepas,	Quand je suis dans un repas,
S'il m'annonçoit la guerre	S'il me déclarait la guerre,
Il n'y gagneroit pas,	*Ne m'épouvanterait pas* :
Iamais ie ne m'estonne,	A table rien ne m'étonne,
Et ie croy quand ie boy	Et je pense, quand je boi,
Que si Iupiter tonne,	Si là-haut Jupiter tonne,
C'est qu'il a peur de moy.	Que c'est qu'il a peur de moi,
(Ed. 1644).	*(Choix,* etc., 1829).

(12) *Choix,* etc., p. 77. ; cf. aussi Ch. Nisard, *Des Chansons populaires,* P., Dentu, 1867, t. II, pp. 52-55.

(*) J. Laguedine, dans *Idylle morvandelle* (feuilleton du *Réveil républicain,* années 1905-1906), rapporte deux strophes de la *Chanson* d'Adam Billaut, avec une traduction en morvandeau.

Au lieu de chanter le vin, il célèbre la bonne chère, voilà toute la différence :

Boire est un plaisir trop fade
Pour l'ami de la gaîté :
On boit quand on est malade,
On mange en bonne santé... (13)

Je veux que la mort me frappe
Au milieu d'un grand repas ;
Qu'on m'enterre sous la nappe
Entre quatre larges plats
Et que sur ma tombe on mette
Cette courte inscription :
« Ci-gît le premier poète
Mort d'une indigestion ». (14)

C'est aussi parce qu'en ce temps-là, on chantait en Italie, dans le Piémont (15), une célèbre chanson bachique intitulée *Il Testamento di Giacomo Tros (Le Testament de Jacques Tros)* (16), œuvre du P. Ignazio Isler, qui présente de singulières analogies avec les dernières strophes de la chanson d'Adam Billaut dans la nouvelle rédaction :

A ma mort, je veux qu'on fasse
Ma tombe dans une cave,
Où il y ait toutefois
De bons tonneaux pleins de vin...

Qu'on me couche dans une auge
Qui me serve de cercueil,

---

(13) *Choix,* etc., (str. 2°).
(14) *Choix,* etc., (str. 6e et dernière).
(15) Précisément, en l'année 1828, le Turinois Francesco Morelli, comte d'Aramengo (Asti), composait le *Dithyrambe* si vanté par Angelo Brofferio :

Ogni legittimo
Buon astigiano
Esce dall' utero
Col fiasco in mano...

« Tout Astésan de race naît le verre en main » ; certaines strophes rappellent le quatrième couplet de la *Chanson* de Me Adam (Le plus grand de la Terre, — Quand ie suis au repas [l'éd. de 1644 porte, par erreur, *trepas*]) : « Un lézard me fait peur... mais si l'on me prend après boire, on trouve en moi un diable enragé ; — je méprise le danger, je me joue des obstacles, de cent foudres je ne crains point les éclairs : — je deviens un Hercule... » (Poesie edite e inedite di Francesco Morelli... raccolte e pubblicate... da Niccola Gabiani, vol. I, Asti, G. Brignolo, 1895, p. 5).
(16) *Giaco Trouss* (de *tros,* trognon) est un nom imaginaire, que cette chanson a rendu synonyme d'ivrogne fieffé (cf. Dal Pozzo, *Glossario etimologico piemontese,* p. 380).

Bien préparée et bien faite,
Et toute pleine de vin.
Et pour coussins qu'on me laisse
Mes chers barilets de frêne... (17)

Or, la transposition de Désaugiers, d'une part, et, d'autre part, les ressemblances entre la *Chanson* de Me Adam et le *Testamento* du P. Isler (18), montrent qu'on se trouve en présence d'une chanson non seulement populaire, mais d'origine populaire, et qui doit une grande partie de sa renommée aux idées traditionnelles qu'elle exprime. On en sera pleinement convaincu si l'on observe que chez Adam Billaut lui-même ces idées reparaissent sous une autre forme, dans cette sorte de *Testament* que renferme l'épître familière adressée *A Monseigneur le Comte d'Amanze :*

... Quand l'auenture fatalle,
Qui doit trousser ma vie en malle,
Me viendra saisir au collet,
Comme vn cuisinier vn poullet,
Sans me seruir d'un secrétaire,
D'vn Procureur ny d'vn Notaire,
Aussi sain de corps que d'esprit,
I'ordonne par ce mesme écrit,
Q'en très humble valet ie t'offre,

(17) Je suis le texte donné par Maurizio Pipino dans son recueil de *Poesie piemontesi* (Torino, Reale stamparia, 1783, in-8°, pp. 76 et sgg.) [Bibl. Comun. di Torino — A. XIV. 3. 5] :

Muriend i veùi, ch'a m'fasso
La tanpa ant una crota
Dont ait sia tavota
Dij bon botài pien d'vin... (str. 3)

Cogïeme drinta un arbi,
Ch'a m'servirà per cassia,
Ma fait con bôna grassia,
E ch'a sia bin vina.
E per cussin i m'lasso
Me car barlàt de frasso... (str. 8)

(18) Si l'on peut admettre, avec quelque vraisemblance, que la *Chanson* d'Adam Billaut ait franchi les Alpes (les strophes du *Testamento di Giacomo Tros* sont en vers de *sept* pieds ; il est vrai que ces strophes n'ont que *sept* vers, au lieu de huit), il semble qu'elle soit demeurée étrangère à l'Allemagne ; le fait suivant, du moins, tendrait à le prouver : H. Denhardt ayant à traduire, dans *Mon Oncle Benjamin,* le premier vers de la chanson d'A. Billaut « Aussitôt que la lumière », que Claude Tillier met dans la bouche du notaire Arthus, tandis que Guillerand chante « *Marlborough s'eu va-t-en guerre* » (ch. 17, *Un Voyage à Corvol),* écrit « Sobald die Litchter glühn, » où *Lichter* désigne la lumière d'une lampe ou d'une chandelle, non la lumière du jour *(Mein Onkel Benjamin, Social-Roman von* Claude Tillier. Deutsch von H. Denhardt. Leipzig, Philipp Reclam, p. 199).

Pour lieux priuez ou pour le coffre,
Soit vn testament assuré,
Ou sans rien griper au curé,
Vn muy de quatre vingt années,
Humecté d'autant de vinées,
Me serue d'vn fameux cercueil... (19)

De même que Maître Adam veut, « pour honorer *ses* funérailles »,

Cinq ou six des plus rafinés
En matière de rouge-nés, (20)

de même *Giacomo Tros* veut, « pour l'accompagner, — deux cents porteurs de tonneaux en habits de fête, — avec leur tonneau sur l'épaule, — et leur pichet à la main (21), — Et cent buveurs de chaque côté, — mais tous bien en forme, — et saoûls à plaisir » (22) : c'est ainsi qu'on redescend de *l'Epître à Mgr le comte d'Amanze,* et non plus de la *Chanson,* du *Vilebrequin,* et non plus des *Chevilles,* au fameux *Testamento* piémontais que nous rappelions tout à l'heure.

Que conclure de tous ces rapprochements, sinon que nous sommes ici en face d'une imitation, — c'est possible, — ou d'un fonds commun d'idées et de sentiments populaires, — c'est plus probable, c'est même presque certain. La *Chanson bachique* qui suit, dans l'édition de 1644 (23), celle que nous venons d'étudier, n'apparaît pas davantage originale, puis qu'une ode d'Anacréon renferme déjà toute la

---

(19) *Le Vilebrequin,* etc., *éd. cit.,* pp. 343-344.

(20) Id., p. 344.

(21) Le *pongon* est un récipient de bois en forme de bouteille, de la capacité d'un litre et demi environ, que les porteurs de tonneaux ont coutume de retenir sur chaque demi-hectolitre de vin qu'ils transportent, pour prix de leur travail (Vitt. di Sant'Albino, *Gran dizion. piem.-ital., Torino,* 1859, p. 911).

(22) *Testamento,* etc., *in* Pipino, *loc. cit.,* str. 11 :

I' veüi per conpagnème
Dosent brindor an gala,
Con la soa brinda an spala,
E so *pongon* an màn,
E sent *bronson* per banda,
Ma tuti bin d'olanda,
E cïoch tan, ch'a podran.

(23) P. 301 :

Si la Parque inhumaine,
Souffroit pour de l'argent,
De quinzaine à quinzaine
Comme fait un Sergent,
Pour vivre dauantage
Je serrerois du bien,
Mais nargue du mesnage,
Puis qu'il ne sert de rien.

pensée qui y est exprimée, et que cette pensée se retrouve reproduite chez beaucoup d'autres poètes, chez Fontenelle en particulier (24).

En résumé, la poésie bachique d'Adam Billaut est loin d'être aussi personnelle qu'on pourrait le penser : cela n'enlève d'ailleurs rien à sa valeur ; le folklore n'est pas la littérature. Sur la forme de cette poésie, et en particulier sur la forme de la *Chanson*, nous aurons peut-être l'occasion, après en avoir établi critiquement le texte, de revenir quelque jour.

Maurice MIGNON.



(24) Voici le début de la poésie de Fontelle :

Si l'or prolongeait la vie,
Je n'aurais point d'autre envie
Que d'amasser bien de l'or...

cf. [Le Fort de la Morinière], *Bibliothèque poétique*, etc., t. Ier, Paris, Briasson, 1745, l. IV, p. 339, n. I.